

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Le bourgeois gentilhomme à St-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 1-5

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

A SAINT-MAURICE

*... Mais son argent redresse les
jugements de son esprit.*

Acte I, scène I.

D'UN « BOURGEOIS » A L'AUTRE

C'était il y a vingt-deux ans. La foule se pressait à la porte cochère du vieux théâtre de St-Maurice, où des étudiants à casquettes rouges avaient établi leur comptoir. Après quelques escaliers usés par les pas, on arrivait dans une salle au plafond orné. Devant une toile lasse de représenter le défilé d'Agaune, grouillait un public bruyant : entre deux rangées de têtes, les gamins des galeries, huchés sur des bancs, pouvaient apercevoir un parterre distingué qu'on réservait aux privilégiés : cela commençait par trois rangs de novices et de chanoines, à deux pas d'une fosse d'orchestre éclairée par des lumignons. Il y avait un trou dans la toile, où l'œil curieux d'un acteur luisait parfois, qui contemplant le commun des mortels. Des pompiers

faisaient leur ronde, graves comme des figures de ballet, et ils étaient si beaux sous leur casque d'or qu'on les aurait dits acteurs. Des jupes froufrouaient dans les loges ou derrière les croisillons, « per cancellos ». Et les pompiers en coulisse courtoisaient les marquises. Mais les pompiers étaient vrais, et travesties les marquises. Au premier des trois coups fatidiques, on criait de toutes parts : « Fermez les volets » et ce cri repris en chœur devenait une chanson. Il y avait du remue-ménage au poulailler et l'on entendait parfois un banc craquer sous les rires des enfants. Puis la toile se levait majestueusement, s'y reprenant à deux fois, et les gosses debout, tout là-haut, faisaient : « Oh !... » à cause des décors et des costumes. Chacun retenait son souffle. C'était le premier acte du *Bourgeois gentilhomme*.

Ceux-là du moins pardonneront ce long préambule qui, cette année, devant un *Bourgeois gentilhomme* en caractères gros et gras comme il se doit, ne pourront plus se défendre d'une lointaine rêverie. Qu'ils se rassurent et reviennent sans crainte à la réalité : elle ne sera pas moins belle, car tout est mis en œuvre, nous le savons, pour une parfaite réussite. Plus de pompiers, ni de travestis cette fois, mais encore de bons acteurs, de bonnes actrices, de jolis ballets et de la belle musique. Essayez plutôt vous-mêmes le 1^{er}, le 7 ou le 8 février, et m'en direz des nouvelles.

NAISSANCE DU « BOURGEOIS »

Il est grand temps de toucher un mot de la pièce, et tout d'abord de sa naissance. Le 1^{er} novembre 1669, arrivait à la Cour de France un envoyé de la Sublime Porte, Soliman Muta Feraca. Louis XIV, aussi vaniteux qu'un soleil, pensa éblouir son hôte reçu en audience solennelle à St-Germain, en se présentant à lui couvert de pierreries. Le Turc, loin de s'émouvoir, aurait laissé entendre que le cheval de son Grand Seigneur était encore plus richement orné. En bon Français, le roi voulut prendre sa revanche par le rire et manda Molière. On le chargea de monter une turquerie vengeresse, en collaboration avec l'inévitable Lulli, pour la partie musicale, et Monsieur le Chevalier d'Arvioux, grand voyageur au pays du Soleil levant, « pour tout ce qui regardait les habillements et les manières des Turcs ». Non

seulement Lulli et d'Arvieux, mais Aristophane et ses Nuées, Rotrou peut-être et Scudéry, et plus sûrement tous les bourgeois de l'époque, bon gré mal gré, y apportèrent leur contribution. C'est que tout auteur est un dangereux personnage, qui risque à tout moment de vous commettre à une périlleuse immortalité en introduisant tel de vos traits dans son œuvre. Molière ne s'en faisait pas faute, s'il faut croire Donneau de Visé qui, sous la transparente anagramme d'Elomire, en fait ainsi le portrait : « Il tenait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandaient des dentelles : il paraissait attentif à leurs discours, et il semblait par le mouvement de ses yeux qu'il regardait jusques au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disaient pas. » Molière lui-même avouait, sans peine, mais non sans malice : « Je prends mon bien où je le trouve. » Le plus beau, c'est que ce diable d'homme le trouvait partout, même chez lui : il lui arrive de reprendre d'une autre façon telle de ses scènes à succès ou d'exploiter le physique même des acteurs de l'époque. Ainsi, pressé par le temps et par le roi, contraint par le sujet, Molière, appelant tout l'univers à la rescousse, d'une royale rancune créa un chef-d'œuvre.

LA PIÈCE

Monsieur Jourdain est un parvenu, enrichi du négoce. C'est là son moindre défaut. Mais il voudrait oublier son ancienne profession pour en apprendre une nouvelle : celle de « gens de qualité ». Il n'a que cela à la bouche. Ecoutez-le parler musique : « Est-ce que les gens de qualité en ont ? — Oui Monsieur. — ... J'en aurai donc. » Posséder la richesse et chercher la qualité ne sont pas encore, loin de là, une faute. Où Monsieur Jourdain commence à dérailler, c'est quand il pense que la qualité de gentilhomme s'achète, tout comme ses draps d'autrefois, et qu'il suffit seulement d'y mettre le prix. Mais par malheur — ou par bonheur — l'argent donne moins vite de l'esprit que l'amour : une seule fois le bourgeois risque d'être gentilhomme, c'est en présence de Dorimène, et encore ! Dès lors, les vendeurs de la rare marchandise ne lui laisseront point de répit : notre homme est tellement pourri d'argent que les mouches s'y mettent et dansent

autour de lui une folle sarabande. Ces mouches s'appellent : maître de musique, maître à danser, maître de ceci, maître de cela, ou encore Dorante, maître-chanteur. Et les ballets vertigineux dont on le régale à tout propos font bientôt figure de danse du scalp : les artistes n'ont pas tous les jours la chance de découvrir un sot généreux qui mette tant de bonne grâce à se faire gruger.

Pourtant, l'avouérons-nous ? Tant de candeur dans tant de vanité nous désarme et nous irions bientôt le trouver touchant de maladresse, un peu comme on se ferait mal d'un bon gros ours à la chasse aux papillons. Monsieur Jourdain court après la qualité et manque à tout coup le carrosse. Jacques Copeau parle à ce propos d'un « ridicule généreux, car, note-t-il finement, il se repose en somme sur une inspiration qui n'est point basse et se peut pousser à l'extrême sans atteindre les régions dangereuses de l'âme ». Et, quoi qu'en pense Rousseau, nous pouvons reprendre à notre compte, mais d'une manière plus désintéressée, le jugement du maître de musique: « Ce bourgeois ignorant nous vaut mieux... que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici ».

Les choses menacent de se gâter quand Monsieur Jourdain prétend faire entrer dans sa folle ronde toute la maisonnée. « Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux un gendre gentilhomme. » Pour une fois, les femmes se montreront les plus raisonnables : la servante Nicole, Madame Jourdain et sa fille Lucile, avec impertinence sans doute, parfois avec étroitesse, avec timidité, font tout de même pièce au maître céans. Et la mamouchification, qui n'est que le nom turc de mystification, en mettant aux anges le bourgeois, réalisera les vœux les plus chers de sa femme, de sa servante et de sa fille.

Nous avons fait le tour de la pièce, si l'on peut dire, mais nous n'y sommes pas entrés. Il faudrait dire encore avec quel art Molière a campé son personnage, envahissant jusqu'à prendre toute la scène, même absent. Quelle richesse de variations sur le thème connu ; la comédie est truffée de trouvailles : bagarre des maîtres, fausse brouille d'amoureux transis, souper galant, toutes scènes rigoureusement cousues au contexte et qui pourtant interviennent juste au moment où l'on pourrait se lasser.

LE « BOURGEOIS » ET LES BOURGEOIS

Il y a loin, on s'en doute, de la réception turque à la comédie-ballet et ce serait jeu bien vain que d'en parcourir toutes les étapes et dénouer chaque fil de la trame, sinon pour mieux marquer la distance entre la matière première et l'œuvre achevée. Le propre du génie est de se faire de chaque nécessité une inspiration, ou, si vous le préférez à la Cocteau : « d'avalier une pipe et de rendre une locomotive ». Le travail intermédiaire est affaire d'auteur et non la nôtre. Ils se trompaient donc lourdement ceux qui s'acharnaient à trouver de chaque personnage l'original et faisaient circuler toutes sortes de clefs pour en forcer le secret. Cela prouve simplement que Molière avait touché juste, mais eux étaient à côté : comme de braves visiteurs d'un musée de province tout heureux de reconnaître dans une nature morte le cornichon prêté jadis au peintre voisin. La Bruyère aussi eut fort à se défendre de ces interprétations tendancieuses et l'on a vu récemment encore un auteur préciser qu'il n'avait pas brossé le portrait de tel homme célèbre, mais s'était seulement servi de certains traits parmi tant d'autres. Ce pénible malentendu ne fut d'ailleurs pas le seul point de rapprochement entre le moraliste et l'homme de théâtre : Molière, La Bruyère, La Rochefoucauld, Pascal même et Bossuet, quoi qu'ils en aient, travaillent au fond dans le même sens : « la purgation des passions » pour un retour à la vérité dans un siècle où elle cédait galamment le pas à l'esbroufe la plus échevelée.

Molière disait : «... Les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés ; ... ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie ».

André RAPPAZ